

Le langage pour dire et être au monde, d'une certaine façon.

Mohammed Sadek Fodil

Département d'anglais

Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou

fodil_sadek@hotmail.com

Agzul

Aḍris-agi, yuwi-d yef wassay yellan gar tutlayt d yidles. D assay-a i d-yeskanen tizulay n umdan ney n kra n tmetti deg umaḍal. Gar twuriwin n tutlayt nesafer-d tawuri tamseyrut, meḥsub, mi ara yefren umdan ayen i yef ara d-imeslay, d tawuri-a i d-yemmalen ayen ira ad t-id-yini. Ay-a nsumer-it-id s yimediyaten i d-neddem deg wayen qqaren medden (inzan, timucuha). Mi ara neddu deg wawal, nessarem ad d-nemmel amek i d-tettban tmuyli tamazlayt yef tudert, deg usemres n tutlayt. D asemres-agi akked usenfali i imesslen timmad n umdan, d nettat dayen s way s i d-yesnamal umdan iman-is akk d tmagit-is. Meḥsub, ama d amdan, ama d tamezdit (timetti) s usemres n tutlayt d usenfali ay d-mmalen ayen ay ten-yemgaraden yef wiyad.

Abstract

The article addresses the issue of the relationship between language and culture, seen here as a manner of being to the world, by highlighting the predicative function of language, inasmuch as it is this function which, eventually expresses the '*vouloir-dire*' of the speaker, once the latter has decided the topic to talk about. Folktales and adages will be used to illustrate our stance. The intention is to show that an authentic linguistic expression displays a singular vision of the world. It helps to shape and assert one's identity, that is, one's difference, both for an individual and for a community.

Key Words: language – culture – being to the world – predicate - identity

Introduction

Fondamentalement, dire c'est d'abord parler, et parler, c'est construire des phrases qui ont pour objet entre autres, de révéler du sens qui n'est pas supposé être connu avant son expression. Cette expression s'exerce en général par l'élaboration de propositions, et c'est pourquoi notre élément de réflexion de base portera sur la proposition logique, avant de se porter sur l'assertion ou la phrase grammaticale proprement dite, afin de mieux rendre compte de la façon dont la culture se saisit de la langue pour construire du sens, et donc proposer

une vision du monde. La somme de toutes les actualisations de la langue par une communauté donnée, fait de la culture de celle-ci un objet singulier de connaissance qui lui permet d'apparaître au monde d'une façon tout aussi singulière. Or, qu'est-ce donc qu'une proposition ?

Nous retenons de l'enseignement des philosophes Grecs que la proposition comporte deux parties essentielles : le thème, ou le sujet, c'est-à-dire, ce dont « on » parle », et la partie prédicative, c'est-à-dire, ce « qu'on en dit ». En d'autres termes, la proposition est composée d'un thème, et d'un prédicat. Il va de soi que le « on » de « ce qu'on en dit », se rapporte aux seuls locuteurs qui assument la totale responsabilité de leur dire. Or, si parler consiste précisément à articuler une pensée par la formulation d'une proposition, alors, penser peut se définir comme l'acte d'attribuer un prédicat (des propriétés, des qualités, etc.) à un sujet donné. Prenons quelques exemples en kabyle, une variété de Tamazight : *ttejra-yihin : teqqur – tegma – tefka-d – teffud-* etc. « cet arbre : est mort – a grandi – a donné des fruits – a soif », etc.

Dire, est donc la mise en œuvre par un acte de parole, d'une assertion, d'une proposition, d'une pensée. Dire, c'est ex-primé, ce qui est im-primé en soi. En d'autres termes, c'est rendre extérieur ou public, un sens qui auparavant, relevait de l'intérieur, ou de l'ordre du privé. Cela est universel. Parler pour dire ce qui est en soi, s'exprimer, est un acte universel dont sont capables toutes celles et ceux qui sont pourvus de la capacité de langage. Parfois cependant, les humains utilisent d'autres modes d'expression : des peintures, des dessins, des graphes, des sculptures, de la musique, des danses, ou toute autre forme artistique servant les mêmes objectifs.

Nous nous limiterons dans cette intervention à une seule forme d'expression, celle qui consiste à dire par la parole du sens qui est confiné en soi. Ainsi, parler, qui est la forme orale de l'expression par le langage, consiste comme mentionné plus haut à attribuer entre autres, des adjectifs à un substantif ou à un nom. Or, qu'est-ce qu'attribuer des propriétés à un sujet, sinon décider de rendre saillants et distinctifs, en les mettant en relief par l'intermédiaire d'adjectifs, d'adverbes, ou d'autres éléments grammaticaux, un certain nombre préalablement sélectionné de traits, de qualités, de caractéristiques, propres à un sujet qui peut être n'importe quel sujet, réel ou complètement abstrait ou fictif comme le personnage de *Tteryel, Akli uzal, Beεεjjuṭ,* etc.?

En fait, cette activité cognitive d'attribution de propriétés particulières à un sujet donné, équivaut pour un locuteur/locutrice, à établir une équation mathématique du style A comporte les caractéristiques de B ou que A = B, ou

bien $X = Y$, et c'est précisément là que commence l'entendement social. Dans l'entente mutuelle sur l'établissement d'équivalences entre des objets du monde extérieur à l'esprit, et les corrélats cognitifs que la proposition leur assigne.

Ce que 'dire' signifie, c'est attribuer des qualités (positives ou négatives) à X qui sont aussi celles de Y. Voyons par l'exemple comment une proposition simple peut être illustrée : *adrar (X) elay (Y)*. « La montagne (X) est haute (Y) », X étant une substance inerte dans ce cas, et Y la notion de hauteur qui vient s'associer désormais à X en attribuant à la montagne une qualité de hauteur. Ou bien, *leflani (X) d uḥdiq (Y)*. « Un tel (X) est poli (Y) », X étant ici aussi une substance mais animée, et Y la notion de politesse dont une partie est attribuée grâce au dire, à X qui devient par cet acte de langage classé comme une personne polie. Une proposition métaphorique plus élaborée pourra être illustrée par un dicton : *Am lmal(X) am yimawlan (Y)*, « Tel père (X), tel fils (Y) ». Dans les deux cas, il s'agit d'attribuer à un sujet X des qualités qui relèvent d'un autre ordre Y. Une fois cette attribution de qualités effectuée, X (le sujet, ce dont « on » parle), se trouve affublée des qualités de Y dont le sujet (X) n'était pas censé être pourvu auparavant. Ceci, tout en rappelant que c'est le sujet parlant qui assume la totalité de cette équivalence et non le sujet sémiotique qui est l'objet du discours.

Aussi, lorsque une personne décide de parler, ce qu'elle entreprend, c'est de rendre externe à elle-même, par le biais de la parole qui est la forme du langage humain utilisant des combinaisons de sons propres à un système phonologique particulier, (contrairement à l'écriture qui utilise des formes graphiques), une partie de ce qui est imprimé en elle. Cette expression consiste en l'articulation d'unités significatives appelées monèmes, par le biais de la production de suites de sons appelés phonèmes, et combinés en accord avec les règles phonologiques, syntaxiques, sémantiques et pragmatiques d'une langue. C'est cela la double articulation du langage¹, et c'est elle qui sert à distinguer le langage humain de tous les autres langages naturels ou artificiels. Elle est à l'origine de la capacité humaine à communiquer avec autrui en chargeant de sens un certain nombre de phonèmes combinés d'une façon appropriée. C'est aussi ce système particulier à une langue, qui la distingue de toutes les autres langues naturelles. Il demeure bien sûr évident que les exemples cités plus haut en kabyle font référence au système phonologique inhérent à la langue kabyle.

¹ Voir André Martinet dans 'Eléments de Linguistique Générale', Armand Colin, 1960.

Dire ses impressions sur quelque chose c'est donc parler, et les rédiger en utilisant un système graphique propre à une langue donnée, c'est les écrire. Ce qui change, c'est le support d'expression (les muscles et organes sollicités), et le support de stockage de la mémoire qui est presque permanent dans l'écrit (tablettes d'argile, papyrus, peaux d'animaux, papier, disques durs, clés USB, et maintenant dans des espaces virtuels comme les sites web, le cloud, etc.), et plutôt évanescence et transitoire dans l'oral (il dépend de l'environnement sonore immédiat et de la proximité des interlocuteurs présents lors de l'interlocution).

Cependant, le support, ou médium utilisé pour l'expression d'une impression varie selon les moments, lieux, conditions et moyens mis à la disposition de celui ou celle qui veut exprimer ses impressions. Les effets produits ne sont pas égaux, et peuvent parfois induire de véritables fossés culturels entre ceux qui ont la capacité d'utiliser l'écrit ou d'autres supports, et ceux qui n'ont d'autre recours que l'oralité². C'est précisément sur l'oralité qui a véhiculé la tradition culturelle séculaire kabyle que nous allons maintenant nous attarder.

En dépit de l'existence d'une forme écrite de leur langue ancestrale, le tfinagh, les imazighen ont toujours privilégié les formes orales de leur langue, si bien que même lorsqu'ils écrivaient leurs impressions, ils recourraient à une langue étrangère comme le latin pour ne citer qu'Apulée de Madaure, Saint Augustin ou Saint Cyprien, puis, plus tard, à l'arabe, ou au français, et cela jusqu'à récemment. Il faut toutefois signaler que les écrivains berbères utilisent aujourd'hui plusieurs graphies : tfinagh, arabe, ou latine, pour rédiger sur supports graphiques leurs impressions et pensées afin de perpétuer leur langue et leur culture.

Il va de soi que le monde intérieur ne peut être articulé sans l'assistance de la langue, instrument social par excellence, qui offre à l'enfant les indispensables mots/signes lui permettant de mettre un nom sur toute chose, sur un sentiment, sur une idée, etc. Cet apprentissage qui remplit deux fonctions (désignation des objets du monde extérieur et organisation du monde intérieur), assurera la socialisation de l'enfant et son intégration à un univers cognitif intimement lié à sa langue maternelle. Il lui permettra de faire sens du monde, de l'appréhender, de s'y intégrer, et de l'adopter de façon unique. Il lui permettra ainsi d'interagir avec l'environnement externe à lui-même, et lui permettra enfin de bien gérer l'équivalence monde intérieur MI / monde extérieur ME.

² A ce propos lire 'The Domestication of the Savage Mind' par Jack Goody.

Ainsi, lorsqu'une mère kabyle dit à son enfant : cette chose que tu vois, disons *fuffu* « le feu », c'est l'équivalent de *dididi* « danger », autrement dit $X \text{ fuffu} = Y \text{ dididi}$, il faut bien noter que si X est bien visible pour l'enfant, Y est totalement absent du champ de son expérimentation immédiate. C'est grâce à cet apprentissage d'équivalences entre ce qui est perçu dans ME et représenté par X et les notions abstraites qui relèvent du MI auquel il renvoie et représentées dans Y, et qui lui proviennent de sa culture par l'intermédiaire de sa langue, que l'enfant va graduellement construire sa grille de lecture du monde qu'il pourra partager avec son environnement.

Plus tard, lorsque l'enfant grandira et saura par exemple par le biais d'une langue étrangère que la maîtrise du feu a été l'un des jalons historiques les plus importants pour le développement de l'humanité, il ne fera qu'accroître la dimension de sa culture initiale en lui intégrant des apports externes. Il confortera sa culture par l'apport de cultures étrangères. C'est cette construction cognitive d'équivalences nouvelles et incessantes entre ce qui est perçu et ce qui est représenté en soi, associée à son expérience personnelle qui va guider l'enfant et l'orienter sa vie durant jusqu'à la fin de ses jours. C'est aussi cela qui va plus tard pousser l'enfant à agir d'une certaine façon, conformément à l'esprit de son groupe ou de sa communauté plutôt que d'une autre, raffermissant ainsi son identité de groupe, ou bien de décider d'agir autrement, en se mettant en porte à faux avec son groupe créant ainsi une situation conflictuelle.

Cet intermédiaire social fondateur du lien entre ce qui est observé dans la vie courante et l'objet sémiotique auquel renvoie cette observation, Peirce le nomme interprétant (qu'il distingue formellement de l'interprète car l'interprète n'est qu'un moment de l'interprétation proprement dite). Comme le rappelle Rhetoré³, l'interprétation est un travail de l'esprit, qui peut aussi bien être celui de la source du signe que de tout autre interprète. Cet esprit ne doit pas être entendu comme celui d'un individu absolument singulier, et pour ce motif est appelé Quasi-esprit par Peirce : le Quasi-esprit est l'espace mental partagé avec les autres hommes, socialisé, historicisé. Il est l'indice de cette connexion entre signes et entre hommes. Il constitue en quelque sorte ce que Bourdieu⁴ nomme 'l'habitus social'. L'interprétant, est, comme le définit Marty :

³ Voir l'article de Joëlle Rhetoré, « La pensée triadique du phénomène de communication according to Peirce », Semen, 23, Sémiotique et communication. Etat des lieux et perspectives d'un dialogue, [En ligne], mis en ligne le 22 août 2007. URL : <http://semen.revues.org/document5191.html>. Consulté le 15 janvier 2009.

⁴ Voir Bourdieu P., 2000. Esquisse d'une théorie de la pratique. Paris, Editions du Seuil.

à la fois une norme sociale ou un habitus collectif déjà-là et la détermination ici et maintenant d'un esprit qui intériorise cette norme. Dans la première conception il relie le signe à son objet de façon abstraite, instituée ; dans la seconde il le fait de façon concrète, ici et maintenant, en acte ; l'union des deux constitue la triade.

En disant à son enfant que telle chose observable X équivaut à telle autre chose que tu ne vois pas, mais que tu es capable de te représenter, car dans ta langue elle se nomme Y, sa maman lui inculque une équivalence de valeurs. Elle lui enseigne que lorsqu'il perçoit tel objet, par exemple, leur chèvre broutant de l'herbe (X), il saura que le soir venu il aura du lait à boire (Y), que lorsqu'il qu'il ramassera assez de souches et de branches mortes en été et en automne (X), il aura chaud l'hiver (Y), que semer des graines aujourd'hui (X), équivaut à récolter des légumes plus tard (Y), que bien travailler à l'école aujourd'hui, c'est assurer son avenir lorsqu'il sera grand, etc.

C'est l'accumulation incessante de ces équivalences qui va constituer progressivement le fondement de la culture de l'enfant, celle qui consacra sa vision du monde et cette acquisition se fait comme on vient de le signaler par le biais du langage. C'est aussi cette apprentissage qui va fonder le lien entre le perceptible et le représenté en soi, lien qui ne sera pas forcément le même que celui qu'établira quelqu'un d'autre, ailleurs, dans d'autres circonstances. A titre d'exemple, le mot *tayaʔ* « chèvre », ne peut pas susciter la même représentation à un rural habitué à traire la chèvre quotidiennement, qu'à une personne qui ne connaît de la chèvre que ce que les images ou les livres lui renvoient. Le mot exercera aussi un autre effet sur les lecteurs d'Alphonse Daudet.

Afin de fournir davantage de détails sur la distinction des effets qu'un signe peut exercer sur un individu, il est maintenant temps de retourner à la question du verbe. Selon le Larousse⁵, en dehors de sa catégorie grammaticale dont la fonction est de structurer les termes de l'énoncé, et dont le rôle sémantique est de décrire les actions, les états et les modifications relatifs aux éléments auxquels réfèrent les noms sujets, le verbe comme nom, est également défini comme la parole, ou expression de la pensée par les mots, le langage, etc. C'est sur ce second aspect du verbe que nous allons nous attarder.

Commençons par le verbe (la parole) qui consiste à articuler une pensée par des mots : par exemple, quelqu'un dit en kabyle : *tenza tmurt nney*, « notre terre a été vendue ». Avant d'énoncer sa phrase comportant un verbe, un nom, et un adjectif possessif, le locuteur a d'abord dressé en lui-même un constat relatif à un événement particulier l'ayant affecté, et qui est la vente de

⁵ <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/verbe/81476?q=verbe#80516>

sa parcelle de terre. Ensuite, ayant décidé de rendre public ce constat, le locuteur / locutrice entreprend de l'articuler en une suite de sons combinés de telle sorte à ce que dans la langue kabyle, une fois audibles par les personnes présentes dans la situation de communication, la suite de sons produise un effet sur les auditeurs et les fasse réagir.

Il demeure donc évident que c'est grâce à la maîtrise par le locuteur kabyle des règles de combinaisons phonologiques, syntaxiques, sémantiques et pragmatiques propres à sa langue que ces suites de sons prennent sens comme il a été mentionné plus haut. Cela signifie par ailleurs qu'une personne ne maîtrisant pas ces règles, même si elle est présente durant l'interlocution, ne sera pas capable de faire sens de la suite de sons entendus. Cette personne ne parviendra pas à l'entendement car bien qu'elle entendra des sons, ces sons ressembleront à du bruit et seront sans effet sur elle, contrairement aux autres participants qui, maîtrisant le code, sont donc outillés pour comprendre ce qui est dit, en bref, arriver à l'entendement. Or on vient de dire que la fonction principale du langage est de produire un effet sur un auditeur, et c'est ce point que nous allons maintenant examiner en mettant en relief, l'effet pragmatique du langage.

Une proposition simple ou complexe a toujours pour objet de produire un effet sur un auditeur. Comme nous l'avons montré plus haut, une proposition a pour objet de provoquer une réaction chez son destinataire consistant en une émotion, un sentiment, un geste, etc. Jakobson⁶ explique que lorsque la communication est centrée sur le destinataire, la fonction mise en œuvre est principalement la fonction conative. C'est aussi cette fonction qui est dominante dans les dictons, proverbes, adages, etc. Par exemple le dicton qui dit, *win ur nessei tarbaet ur yettyimi di tejmaet*, sert à formater, à faire prendre conscience des rapports sociaux et à faire agir les gens en conséquence. Un autre dicton attribué à Cheikh Mohand⁷ *Bedd ad twaliq, Ruḥ Ad d-tawiḍ Oqim ulac*, peut être perçu comme une véritable feuille de route pour quelqu'un qui cherche à s'accomplir. Comme l'illustre ces exemples, le langage sert à faire agir ou réagir, et c'est cela sa dimension pragmatique.

Les contes qui sont une formalisation élaborée d'une pensée, constituent de précieux exemples d'expression par l'oralité de valeurs communes constitutives de la communauté et servent également à agir sur le comportement des personnes auxquelles ils s'adressent par l'intermédiaire de la fonction conative. Par exemple, la finalité du conte *Tafunast igujilen* « la

⁶ Voir Roman Jakobson 'Essais de Linguistique Générale', Editions de Minuit, 1963.

⁷ Voir Mouloud Mammeri «*Inna- Yas Ccix Muhend* » Editions Inna Yas, 1990.

vache des orphelins⁸ », indépendamment de ses variantes, demeure la condamnation de l'injustice. La raison d'être de cette histoire est de formater l'esprit des enfants qui l'écoutent en les sensibilisant au déni et à l'injustice à l'égard des enfants en général et des orphelins en particulier. Une fois narré, ce conte va occuper un espace privilégié dans l'imaginaire des enfants kabyles en leur rappelant combien souffrent les enfants privés d'une mère. Le but de sa narration en première lecture, est de faire en sorte que les enfants qui écoutent le conte, une fois adultes, se comportent différemment de la marâtre et si possible, puissent venir en aide aux orphelins.

Comme nous venons de le signaler, le verbe est l'expression de la pensée par le langage. L'assertion, est un acte délibéré, destiné à révéler quelque impression, émotion, ou idée cachée relevant de l'ordre du privé afin de la rendre publique, dans le but de produire un effet sur l'auditeur. Il importe maintenant de démontrer les mécanismes qui permettent la mise en branle de cette scénarisation ou théâtralisation par le langage comme c'est le cas avec le conte que l'on vient de mentionner.

Pour mieux illustrer cette scénarisation que permet le langage, prenant l'exemple d'un personnage, *Da Yidir*, répondant à la sollicitation d'une vieille connaissance, *Da Amar*, venu lui demander un service par un adage : *yettbin urfiq di teswiët n ddiq*, « un ami se reconnaît dans les situations difficiles ». Qu'a fait l'auteur de la phrase, *Da Yidir* ?

D'abord, pendant longtemps, il a internalisé le concept d'amitié qu'il associe à la solidarité, sentiment et action nécessaires pour vaincre l'adversité. Ensuite, une fois cette notion bien ancrée dans sa conscience et sa mémoire, il en fait une ligne de conduite le menant à venir en aide à toute personne dans le besoin et considérée comme amie. Le manquement à cette obligation amicale excluait de facto son auteur du droit à l'amitié de *Da Yidir*. Or, il se trouve que justement, *Da Yidir* venait de traverser une période très difficile où aucun de ses amis ne lui est venu en aide pour le secourir, et cela l'a profondément affecté. Ayant remonté la pente, et reprenant sa position sociale tout seul, *Da Yidir* recadre son visiteur *Da Amar*, en lui rappelant son manquement à un attribut essentiel de l'amitié : la solidarité. Ce recadrage s'est fait grâce au choix effectué par *Da Yidir* de s'exprimer par un adage, qui sur le plan syntagmatique est composé d'un syntagme nominal et d'un syntagme verbal. Cette structure grammaticale formée de schèmes lexicaux précis a permis à *Da Yidir* d'accomplir par un acte de langage, une réprimande

⁸ Voir Taos Amrouche, *Le grain magique*, La Découverte, Paris.

(qui est également une expression culturelle reflétant des rapports sociaux particuliers entre *Da Yidir* et son interlocuteur).

Voyons maintenant comment s'exprime cette réprimande qui sert de locution de bienvenue. Nous avons postulé au début que dire, c'est faire le choix d'exprimer une partie de ses impressions internalisées. Or, choisir, c'est en même temps sélectionner quelque chose et occulter autre chose. C'est un choix délibéré qui s'exerce au profit d'un sujet ou d'un thème, mais également au détriment d'un autre. Par exemple, *Da Yidir* a choisi de dire quelque chose : que l'amitié suppose la solidarité, mais aussi de dire sans le dire, mais en le faisant tout de même bien entendre à son interlocuteur : « toi Amar, tu prétends être mon ami, mais lorsque tu devais m'aider, tu as disparu de ma vue, et maintenant que tu as besoin de moi, tu es revenu me demander de te rendre service » ! Ainsi le langage sert à dire quelque chose, mais il sert également à signifier autre chose sans avoir à le dire de façon explicite. C'est cela l'implicite qui demeure un aspect important de la culture du non-dit.

Le second point sur lequel il faut maintenant insister, car il a trait au choix qu'un auteur fait des possibilités d'expression que lui offre la langue, relève de la dimension paradigmatique du langage. De toutes les réponses possibles à sa disposition, *Da Yidir* a préféré utiliser un aphorisme pour signifier à son locuteur que tout ce qu'il retient de lui, c'est précisément qu'il a manqué à son devoir d'ami, et que pour cette raison, il ne se sent plus lié à lui de la même manière qu'avant. Il se sent en quelque sorte dispensé de l'obligation de rendre service à *Da Amar* qui a déjà manqué à son devoir.

Comment le langage nous permet-il d'être au monde d'une certaine façon ? Précisément en étant structuré de façon tout à fait singulière et unique, et en offrant à ses usagers la possibilité de rendre compte du monde extérieur d'une manière tout aussi singulière. En plus du recours à la double articulation du langage, il peut le faire en rendant possible l'usage d'un style particulier d'expression comme par exemple la parabole, l'hyperbole, la paraphrase, etc. ou bien en utilisant un adage comme mentionné par *Da Yidir* pour rappeler par un acte de parole qui est une actualisation de sa langue le manquement à une tradition culturelle essentielle (l'entre-aide en milieu kabyle). C'est notamment grâce à cette entre-aide que la communauté kabyle ayant vécu plusieurs siècles dans le dénuement, a réussi à se maintenir et à se préserver. On le voit bien ici, qu'il y va de la culture comme de la langue : c'est en en faisant usage qu'on les maintient vivantes, et on en fait usage différemment, en fonction de la situation de communication, et de la nature des rapports sociaux entre les interlocuteurs.

Le principe de la relativité linguistique⁹ nous enseigne que la langue et la culture, indépendamment du fait qu'elles ne cessent jamais d'agir l'une sur l'autre et de se transformer en permanence, n'ont d'existence que parce qu'elles sont actualisées par la communauté d'où elles émanent. Qu'on cesse de parler une langue et elle disparaît aussitôt. Pareil pour la culture qui ne s'actualise que dans les faits et actes quotidiens. Par exemple, un conte n'existe que parce qu'il continue d'être narré et d'agir sur ses auditeurs. Qu'on cesse de le raconter, et il disparaît de la tradition orale, même si aujourd'hui on peut toujours consigner les contes dans des écrits, et surtout sur internet et les rendre ainsi éternels. Cependant, s'ils ne sont pas narrés aux enfants, les contes n'auront d'existence que fossilisée, un peu comme les peintures rupestres.

Conclusion

Il demeure utile donc de rappeler que l'actualisation par le langage d'un artefact de la culture, c'est-à-dire d'une certaine façon d'être au monde, relève de la volonté d'individus pris dans des rapports sociaux qui conditionnent l'acte de langage, donnant ainsi à chaque production linguistique une singularité manifeste, une certaine façon d'apparaître au monde et d'en exprimer la vision. Pour cela, la parole au sens Saussurien du terme, suffit largement à remplir ce rôle comme n'ont jamais cessé de le démontrer toutes les langues sans système scriptural, mais toujours vivantes, à l'image du kabyle que par loyauté linguistique, il incombe à ses usagers de maintenir vivace afin d'en perpétuer la culture. L'écrit, permettra de la renforcer et de la stabiliser de façon pérenne, tout en lui assurant une diffusion que la parole seule, ne peut assumer.

⁹ Voir B. L. Whorf dans « Language, Thought and Reality », MIT, 1956

Références

Amrouche, Taos, 1996 : *Le grain magique : Contes, poèmes et proverbes berbères de Kabylie*, Paris, La Découvert/Poche.

Bourdieu, Pierre, 2000 : *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Editions du Seuil.

Goody, Jack, 1977: *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge University Press.

Jakobson, Roman, 2003 : *Essais de linguistique générale*, Les Editions de Minuit.

Martinet, André, 1960 : *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Collin.

Marty, Robert, 1990 : *l'Algèbre des signes*. Collection "Foundations of Semiotics", John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie.

Mammeri, Mouloud, 1990: *Inna- Yas Ccix Muhend*, Editions Inna Yas.

Rhetoré, Joëlle, 2007 : « La pensée triadique du phénomène de communication according to Peirce », *Semen*, 23, Sémiotique et communication. Etat des lieux et perspectives d'un dialogue, mis en ligne le 22 août 2007. URL: <http://semen.revues.org/document5191.html>.

Whorf, Benjamin Lee, 1956: *Language, Thought and Reality*, MIT Press.